

DP

DOMAINE PUBLIC

Analyses, commentaires et informations sur l'actualité suisse

Un point de vue de gauche, réformiste et indépendant

En continu, avec liens et commentaires, sur domainepublic.ch

DP2098

Edition du
26 octobre 2015

DANS CE NUMÉRO

Douloureux lendemains d'élections parlementaires (Jean-Daniel Delley)

Evitons d'ajouter un gouvernement à la composition minée à un Parlement un peu plus bloqué qui se heurtera à la démocratie directe

Faire du vieux avec du neuf (Marco Danesi)

Innovation et disruption sont à la mode, mais renforcent paradoxalement un système à bout de souffle

Le Mondial des universités... comme pour le football (Jacques Guyaz)

Au-delà du hit-parade, des comparaisons et des enseignements utiles à tirer

«Olga», de Madeleine Knecht-Zimmermann: le troisième volume d'une vaste fresque familiale et sociale (Pierre Jeanneret)

Madeleine Knecht-Zimmermann, *Olga. Travailleuse sociale à l'époque des enfants placés*, Vevey, Editions de L'Aire, 2014

Douloureux lendemains d'élections parlementaires

Evitons d'ajouter un gouvernement à la composition minée à un Parlement un peu plus bloqué qui se heurtera à la démocratie directe

Jean-Daniel Delley - 23 octobre 2015 - URL: <http://www.domainepublic.ch/articles/28294>

Le glissement du Parlement un peu plus à droite a donc eu lieu, comme les sondages l'annonçaient. Mais il ne s'agit ni d'un séisme ni d'un raz-d-marée, comme trop de titreurs et de commentateurs veulent le faire croire. Même si l'UDC persiste à se présenter comme la voix du peuple dans son ensemble - «*Les Suisses votent UDC*» ou encore «*Les Suissesses et les Suisses ont fait confiance à l'UDC*».

Sur l'échelle sismographique helvétique, la progression des conservateurs nationalistes n'est certes pas négligeable. Rappelons pourtant que près de 70% des votants ont fait un autre choix. Et si l'on tient compte du taux de participation - 48,4% - l'UDC représente moins de 15% de l'électorat. Reste que le nouveau rapport des forces annonce une législature au cours de laquelle les dossiers importants n'avanceront guère.

L'enlisement du tournant énergétique et de la réforme de la prévoyance vieillesse est programmé. Avec l'aide du PLR, le parti qui se veut le défenseur de la liberté et de la sécurité va barrer la route à un approvisionnement autonome et respectueux de l'environnement, générateur d'emplois et d'innovations. La droite mènera la politique sociale dans l'impasse, car le

souverain rejettera ses solutions - élévation de l'âge de la retraite et diminution des rentes. La réforme de l'imposition des entreprises deviendra à ce point favorable à l'économie et ruineuse pour les budgets publics qu'elle peinera à passer le cap référendaire. Un cap plus que délicat également pour la libre circulation des personnes que les bourgeois croient pouvoir sauver en faisant l'économie de mesures d'accompagnement substantielles.

A cet égard, la directrice romande d'économiesuisse ne manque pas d'humour, elle à qui la poussée de l'UDC «*redonne l'espoir d'une politique économique plus libérale*» (*Le Temps* du 20.10.2015). Ira-t-elle expliquer aux chefs d'entreprises les bienfaits des contingents et la vacuité des accords bilatéraux? Voilà le prix fort à payer pour le renforcement d'un parti qui mise sur la dénonciation de menaces fantasmées - le chaos de l'asile, l'ogre bruxellois - pour mieux occulter son désintérêt du sort de la majorité de la population.

Sur cette lancée, l'UDC ne peut que renouveler avec plus de fermeté encore son exigence d'un deuxième siège gouvernemental. Une exigence qui trouve hélas un écho grandissant au sein du camp

bourgeois. Voir le soutien appuyé du président du PLR au cours de la soirée électorale et celui renouvelé du Tessinois Filippo Lombardi, chef du groupe parlementaire démocrate-chrétien. Et [les voix](#) se multiplient qui conseillent à Eveline Widmer-Schlumpf de se retirer afin d'éviter un camouflet et des tensions inutiles. Pour la [NZZ](#), il est temps de revenir à la normale et de «*respecter la volonté populaire*».

L'UDC a peaufiné son scénario. Elle recherche depuis des mois des candidats «*présentables*», non sans que soit lancé de temps à autre un nom que l'on sait inacceptable pour la majorité des parlementaires, candidature aussitôt démentie par l'intéressé comme pour mieux conforter le sérieux et la modération du parti. Même Christoph Blocher a enfilé des gants de velours et [annonce](#) deux candidats «*qui ne choquent pas trop*».

Mais à quoi bon un postulant présentable quand son parti ne l'est pas? Car c'est bien de l'incapacité de l'UDC à jouer le jeu des institutions qu'il s'agit: ses représentants jouent au chat et à la souris avec la collégialité; elle-même ne cesse de traîner le gouvernement dans la boue et mène une politique jusqu'au-boutiste d'opposition systématique.

Dernier exemple en date, le référendum lancé contre la révision de la loi sur l'asile qui permettra d'accélérer les procédures: une innovation initialement approuvée par l'UDC, mais qui devient inacceptable pour la seule raison que cette formation ne voit aucun intérêt à améliorer une situation dont elle tire profit.

Dans ces conditions, la prétention de l'UDC à occuper deux sièges gouvernementaux n'est pas recevable. La parenthèse Blocher l'a suffisamment prouvé. Evoquer le «*respect de la volonté populaire*», c'est ignorer que la Suisse ne vit pas en régime parlementaire. C'est à l'Assemblée fédérale et à elle

seule qu'il incombe de choisir les membres de l'exécutif, dans le respect de la diversité régionale et linguistique ([art. 175 al. 4 Cst](#)) et dans le souci du bon fonctionnement des institutions. Un souci que ne partage visiblement pas l'UDC. Quant à la volonté populaire, elle trouve à s'exprimer au travers des instruments de la démocratie directe.

La proportionnelle malmenée

Soulignons une fois de plus le décalage entre suffrages obtenus et sièges conquis ou perdus. Par exemple, les

socialistes perdent trois sièges, quand bien même ils maintiennent leur force en suffrages (+0,1%) – les apparentements ne leur ont pas été favorables cette fois – alors que la progression de l'UDC (+2.8%) vaut à cette dernière un gain en sièges plus que proportionnel. Dans cette cuisine à base d'apparentements et de circonscriptions cantonales inégales qui empêchent la concrétisation d'un scrutin vraiment proportionnel, les petits partis sortent en général perdants. DP dénonce depuis des années des règles qui ne traduisent pas correctement «*l'expression fidèle et sûre*» de la volonté de l'électorat telle que la garantit la [Constitution fédérale](#) (DP 1933, 2086).

Faire du vieux avec du neuf

Innovation et disruption sont à la mode, mais renforcent paradoxalement un système à bout de souffle

Marco Danesi - 21 octobre 2015 - URL: <http://www.domainepublic.ch/articles/28286>

L'innovation est sur toutes les lèvres. L'économie s'en repaît. La politique et la culture aussi. Cependant, cette référence quasi compulsive à la nouveauté, mot magique et passe-partout, tient plutôt du *lifting* sur un corps vieillissant que d'un véritable retournement de perspective.

L'innovation sauvera la planète. Du moins nos sociétés contemporaines. En tout cas la croissance, sinon le progrès assurent les experts face aux

aléas conjoncturels, aux crises financières, aux dettes des administrations publiques, à la pauvreté, aux urgences migratoires, aux catastrophes climatiques.

Candidats aux élections, économistes éclairés, médias visionnaires célèbrent les vertus du nouveau. Dans un univers inerte, gangrené par les *lobbies* et les corporations qui dévoient le système, il faut penser autrement pour le remettre sur ses pieds, clament

les braves, à l'image de l'économiste français [Philippe Aghion](#).

La disruption, terme emprunté à la physique, figure de son côté l'apothéose du besoin de rupture. Clayton Christensen, professeur à Harvard, a élaboré le concept dans un ouvrage paru en 1995. Il s'inspire de la notion de «*destruction créatrice*», inventée dans les années 1940 par l'économiste Joseph Schumpeter. Ce dernier

théorisait l'évolution darwinienne des entreprises au service de la croissance.

«*La disruption permet de faire émerger de nouveaux modèles et crée des marchés plus vastes en rendant moins chers et plus accessibles des produits et des services là où il y a des rentes de situation ou des oligopoles non transparents*», synthétise [Clayton Christensen](#) pour *La Tribune* en 2014.

C'est tout le contraire des nouveautés qui tendent à faire évoluer des produits sans ouvrir des perspectives inattendues ni affecter véritablement les comportements des consommateurs ou des populations elles-mêmes.

Uber pour le transport privé ou Airbnb pour la location temporaire de logements représentent des cas exemplaires de disruption. Sans parler de la «*révolution numérique*» qui a libéré des mégabytes d'énergie très *smart*, très explosive. Le lieu mythique, l'Eden de l'innovation se trouvant dans la californienne Silicon Valley, paradigme des technologies de pointe, des *start-up* audacieuses, des lendemains radieux.

Dans son expression actuelle, l'innovation postule la créativité pour redorer l'image dégradée du capitalisme libéral. En même temps, elle consacre l'intangibilité de modèle économique. Les crises et les dérives qui le sapent, prétendent des observateurs avertis, sont le fruit du mauvais usage de ses principes fondateurs qui, eux, demeurent incontestables ou si peu.

Ceux qui donnent de la voix à son encontre sont traités au mieux d'idiots naïfs, au pire de défaitistes irresponsables. Altermondialistes, paladins de la décroissance, dons Quichottes du mouvement Occupy, pour ne citer que les plus connus, se montreraient incapables de comprendre que, sans richesse en constante progression, il n'y a pas non plus de bien-être collectif, de politiques publiques, de cohésion sociale.

Un nouveau bien conservateur

Pourtant, le bel élan vers l'inconnu perd son sens et son pouvoir inquiétant. Comme la lutte pour la paix dans le monde, l'innovation va de soi. C'est une évidence transformée en aspiration indistincte et

apaisante dans un univers d'incertitudes et de conflits.

Le neuf sert à revitaliser le vieux, à entretenir des schémas de pensée et d'action à bout de souffle. Le recours à la nouveauté en devient paradoxalement conservateur. Il garantit tant bien que mal la survie d'un système en perte de vitesse.

Les changements novateurs invoqués ne s'affranchissent pas de la logique de la croissance, de la productivité, de l'efficacité. Au contraire, l'innovation sert à la réformer, à la relancer sans la remettre en question ou sans en envisager l'abandon. Le célèbre *Think different* d'Apple résume parfaitement cette volonté.

Il en va de même pour les débats et les développements dans le secteur des énergies. La nécessité de trouver des substituts aux ressources fossiles aurait pu et pourrait encore déboucher sur un retournement copernicien de notre mode de vie. En réalité, le recours aux énergies renouvelables vise surtout le maintien et un nouvel essor du monde tel qu'il a été façonné par le charbon, le pétrole, le gaz et le nucléaire.

Le Mondial des universités... comme pour le football

Au-delà du hit-parade, des comparaisons et des enseignements utiles à tirer

Jacques Guyaz - 25 octobre 2015 - URL: <http://www.domainepublic.ch/articles/28321>

Les classements mondiaux des universités deviennent un équivalent des compétitions sportives. La presse en parle positivement pour peu que les hautes écoles du pays figurent en bonne position. Alors qu'un prudent silence entourera une mauvaise évaluation avec une inévitable mise en cause des critères de sélection.

La liste qui a tout déclenché est celle dite de [Shanghai](#), qui mesure la performance universitaire exclusivement à travers la recherche, les publications et le nombre de prix Nobel. L'enseignement est absent des critères retenus, ce qui limite fortement l'intérêt du classement. A noter aussi que certains pays ont privilégié des institutions spécialisées pour la recherche scientifique, qui s'effectue donc en partie hors université, et sont dès lors défavorisés: par exemple, la France à travers le [CNRS](#) ou l'Allemagne avec l'[Institut Max Planck](#).

Le classement le plus intéressant, diffusé le 15 octobre comme chaque année, a été publié par le [Times Higher Education](#), un [magazine britannique](#) spécialisé. Il prend en compte des critères liés à l'enseignement pour 30% de la note finale, la notion peu traduisible de *international outlook* que l'on pourrait exprimer par rayonnement international pour 7,5% et le

financement par le secteur privé pour 2,5%. Si la recherche scientifique a un poids de 30% du total, les citations des publications issues de l'université comptent également pour 30%. On est donc assez loin de l'aspect unidimensionnel du classement de Shanghai dont la presse nous rebat les oreilles chaque année. Un petit problème toutefois: le magazine n'indique pas comment il construit ses indices.

Personne ne sera surpris de voir les universités américaines et britanniques monopoliser 18 des 20 premières places du classement, avec CalTech (le California Institute of Technology) au premier rang. L'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ), première école non anglo-saxonne, occupe la neuvième place et l'Université de Toronto le 19e rang.

Si l'on ne considère que les institutions hors des pays de langue anglaise, l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne - 31e au classement général - occupe le cinquième rang derrière l'EPFZ, l'Université de Singapour, Karolinska en Suède et LMU à Munich. En fait les universités helvétiques sont remarquablement bien placées avec sept d'entre elles dans les 150 premiers rangs, ce qui fait de notre pays, et de loin, le

champion de la qualité universitaire par rapport au nombre d'habitants devant les Pays-Bas.

Naturellement, de nombreuses critiques peuvent être faites à un tel classement. Personne ne conteste la qualité des grands établissements des Etats-Unis ou du Royaume-Uni, qui occuperaient sans doute les premières places quels que soient les critères choisis. Mais on ne peut s'empêcher de penser que les indicateurs utilisés et non publiés favorisent le modèle universitaire des pays de langue anglaise, ce qui est logique venant d'une publication britannique. L'omniprésence de la langue de Turing dans le monde scientifique ne peut que mettre en avant les universités des pays dont l'anglais est la langue véhiculaire, ce qui constitue tout de même un avantage concurrentiel évident.

Ainsi, dans l'immense monde hispanique, la première place est détenue par l'Université autonome de Barcelone au 146e rang. Or, pour un étudiant ou un chercheur qui se spécialise dans la littérature espagnole, l'histoire de la colonisation de l'Amérique latine ou la géographie des Andes, il existe certainement des institutions de très haut niveau qui sont invisibles dans le classement du *Times Higher*

Education ou dans celui de Shanghai.

Malgré toutes les critiques, ces classements, loin d'être considérés comme de purs instruments de marketing, sont pris très au sérieux par quelques chercheurs, surtout en économétrie, qui essaient d'y trouver des leçons de gouvernance.

C'est le cas du Français [Philippe Aghion](#), professeur à Harvard, actuellement au Collège de France, qui s'appuie

en partie sur ces classements pour tenter de démontrer que la clé de la réussite d'une université ne réside pas seulement dans le montant du budget, généralement plus élevé dans une université privée comme Harvard que dans une haute école publique, mais dans sa bonne utilisation. Or celle-ci dépendrait largement de l'autonomie de gestion de l'établissement, qu'il soit public ou privé.

La démonstration d'Aghion s'adresse bien entendu aux

universités françaises, mal placées dans les classements et soumises à de fortes contraintes par l'Etat.

Mais après tout, cette réflexion peut aussi s'appliquer à notre pays: la tension entre la liberté académique des établissements, l'Etat qui tient les cordons de la bourse et la politique universitaire qui fixe des cadres et des objectifs en matière de formation et de recherche ne cessera sans doute jamais d'exister, et c'est très bien ainsi.

«Olga», de Madeleine Knecht-Zimmermann: le troisième volume d'une vaste fresque familiale et sociale

Madeleine Knecht-Zimmermann, *Olga. Travailleuse sociale à l'époque des enfants placés*, Vevey, Editions de L'Aire, 2014

Pierre Jeanneret - 24 octobre 2015 - URL: <http://www.domainepublic.ch/articles/28311>

L'auteure d'*Olga* a enseigné le français dans un Gymnase vaudois. Depuis sa retraite, elle se consacre à l'écriture, publiant volume après volume une véritable saga familiale.

Ce fut d'abord [Le Cordonnier de Sainte-Croix](#) (2008), où elle raconte l'histoire de son arrière-grand-père, artisan originaire du Grand-duché de Bade, membre de la société ouvrière et socialisante du Grütli, ainsi que de sa nombreuse descendance.

Le deuxième volume, [Pour une ombrelle et des gants](#), au beau titre proustien, est paru en

2012. Il raconte le destin de sa grand-tante Caroline Zimmermann (1874-1951). Confrontée à la pauvreté et au chômage à Sainte-Croix, elle se «*place*» dans une famille en Russie, où elle peut observer l'immense misère du peuple dans les dernières décennies du tsarisme. Puis elle émigre en Angleterre, avant de succomber au «*rêve canadien*». Ses émigrations successives sont alors le lot de nombreux Suisses. En 1926, elle s'établit à San Francisco, où l'on perd sa trace.

A chaque fois - et c'est là tout l'intérêt de cette série qui

dépasse de loin le cadre strictement familial - l'auteure brosse une solide fresque sociale de ces différents pays.

Pour mener ce qui est aussi une véritable enquête, Madeleine Knecht s'est fondée sur un sérieux travail de recherche dans les archives publiques et privées, et sur l'histoire orale par la collation de témoignages. Le résultat est très convaincant. D'autant plus qu'elle écrit dans une langue à la fois simple et classique, souvent élégante, qui confère à cette quête des origines un statut d'authentique œuvre littéraire.

Le troisième volume, qui nous arrêtera davantage, s'intitule *Olga*. Il est centré sur l'histoire d'une tante, Olga Zimmermann (1904-1996). La première partie se déroule dans le Seeland bernois. On y découvre la vie difficile d'une veuve (la mère d'Olga) qui doit élever plusieurs enfants, dont on connaîtra aussi les destins individuels.

La famille subit l'humiliation sociale qui stigmatise les pauvres. Dans cette société très dure envers les faibles, il y a aussi de belles figures, comme celle de cet instituteur disciple de Pestalozzi, «*impitoyable à l'égard des paresseux et des enfants gâtés, bon pour les faibles et les pauvres*». Des années particulièrement difficiles sont celles de la mobilisation de guerre 1914-18, immédiatement suivie par la grippe espagnole.

Le sort le plus tragique, que craignent les Zimmermann mais auquel tous échappent heureusement, est celui des «*enfants placés*» par la commune chez des paysans: trop souvent exploités au travail, mal nourris, battus. Une problématique qui a refait surface avec force et émotion ces dernières années.

Le lecteur appréciera aussi le réalisme des scènes de la vie paysanne, décrite avec talent: qu'il s'agisse du ramassage des pommes de terre ou de la confection de la confiture de groseilles.

Plus tard, on retrouvera Olga, qui a fait un apprentissage de secrétaire à Zurich, dans les services sociaux de la ville ou du canton de Berne. Elle y est précisément confrontée à ces douloureux placements d'enfants pauvres à la campagne. Au début, elle se montre assez rigide dans son activité professionnelle, avant qu'un cheminement psychologique se fasse en elle, la transformant en un être aimant et compatissant, et en une grande amatrice des arts.

Pour expliquer comment elle a «*changé de direction*», il faudra une rencontre amoureuse avec un médecin tessinois, propriétaire d'une maison pour tuberculeux à Locarno. Des pages magnifiques sont consacrées au Tessin et à ce Sud aux riches couleurs qu'Olga découvre, comme l'ont fait avant elle Van Gogh, Matisse ou Paul Klee, pour l'œuvre duquel elle se passionnera. Par l'intermédiaire de son amant,

elle va entrer en contact avec les idéalistes, parfois les illuminés de Monte Verità qui gravitent autour de Hermann Hesse. Voilà sans doute l'un des facteurs de sa libération intérieure. Cette partie du livre constitue aussi un document ethnographique sur le Tessin disparu des années 1940, où les femmes en costume traditionnel portaient encore des hottes.

Olga va faire de nombreux voyages en Italie. La Bernoise rigide y rompt ses carcans et poursuit sa libération, se détachant du verbe *schaffen* et du culte si protestant du travail: «*Il n'est pas question de créer, de s'accomplir dans une tâche choisie avec enthousiasme et dans laquelle on investit ses talents. On doit se rompre sans relâche, ne jamais lever la tête, ne pas perdre un instant, ne s'accorder aucun plaisir, aucun répit. Schaffen.*» Olga entretiendra avec sa nièce une relation forte, avant une assez triste fin solitaire, en institution.

C'est un beau livre, souvent chargé d'émotion, même si celle-ci est contenue, bridée par l'auteure, dont l'enfance a baigné dans l'atmosphère du calvinisme français.

Ce magazine est publié par [Domaine Public](#), Lausanne (Suisse). Il est aussi disponible en édition eBook pour Kindle (ou autres liseuses) et applications pour tablette, smartphone ou ordinateur.

La reproduction de chaque article est non seulement autorisée, mais encouragée pour autant que soient respectées les conditions de notre [licence CC](#): publication intégrale et lien cliquable vers la source ou indication complète de l'URL de l'article.

Abonnez-vous gratuitement sur domainepublic.ch pour recevoir l'édition PDF de DP à chaque parution. Faites connaître DP - le magazine PDF à imprimer, l'eBook et le site - autour de vous! Vous pouvez aussi soutenir DP par un [don](#).

Index des liens

Douloureux lendemains d'élections parlementaires

<http://www.letemps.ch/economie/2015/10/19/poussee-droite-couple-emoustille-economie-suisse>
<http://www.tagesanzeiger.ch/schweiz/standard/WidmerSchlumpf-soll-die-SVP-zappeln-lassen/story/23200755>
<http://www.nzz.ch/meinung/kommentare/den-waehlerwillen-respektieren-1.18631778>
<http://www.tagesanzeiger.ch/schweiz/standard/Blocher-nimmt-ein-ungewohntes-Wort-in-den-Mund/story/10337455>
<https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19995395/index.html#a175>
<https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19995395/index.html#a34>
<http://www.domainepublic.ch/articles/19061>
<http://www.domainepublic.ch/articles/27824>

Faire du vieux avec du neuf

<http://www.letemps.ch/economie/2015/10/14/elogue-rupture-economique-philippe-aghion>
<http://www.latribune.fr/blogs/inside-davos/20140310trib000819144/-la-disruption-est-une-transformation-irreversible-du-capitalisme-clayton-christensen.html>

Le Mondial des universités... comme pour le football

<http://www.shanghairanking.com/>
<http://www.cnrs.fr/fr/organisme/presentation.htm>
<http://www.mpg.de/institute>
<https://www.timeshighereducation.com/world-university-rankings/2016/world-ranking#!/page/0/length/25>
https://en.wikipedia.org/wiki/Times_Higher_Education
<http://www.college-de-france.fr/site/philippe-aghion/course-2015-10-13-15h00.htm>

«Olga», de Madeleine Knecht-Zimmermann: le troisième volume d'une vaste fresque familiale et sociale

<http://www.editions-aire.ch/details.php?id=1821>
<http://www.editions-aire.ch/details.php?id=1457>
<http://www.editions-aire.ch/details.php?id=1680>